

Conversation avec Geneviève Brisac

Vous êtes le contraire d'une autodidacte, mais vous n'en faites pas un plat. C'est rare en France.

Je ne sais pas. J'aime beaucoup les personnes autodidactes, et, en écrivant ce mot biscornu, je pense à mes nombreux amis qui ont étudié seuls. Ils se sont formés de manière anarchique, avec des passions arbitraires et imprévisibles. Et ils sont devenus des spécialistes imbattables d'ornithologie, de littérature israélienne, de cinéma expressionniste, de la vie des Indiens Delaware, ou de Mélanie Klein. J'ai souvent travaillé avec des autodidactes – drôle de mot décidément-, et c'était bien, inventif, hors des sentiers battus.

Moi j'ai été une enfant sauvage, réfugiée dans les livres dès cinq ou six ans. Réfugiée dans les branches des pommiers pour lire tout ce qui me tombait sous la main. Je ne sais pas ce que j'y cherchais, ce que je fuyais, mais j'étais convaincue que les révélations, les secrets que je devinais, que je voulais atteindre étaient là, entre des pages de livre. J'ai cru dans l'étude. Les émotions de pensée. J'y crois toujours. Il n'y a aucune peine que le travail ne puisse estomper. Recopier des pages, si l'on est trop mal pour faire davantage. Les études, j'adorais cela. J'adore encore. Ne pas rire, ne pas pleurer, mais comprendre. Aujourd'hui j'ai un peu changé : je trouve que rire et pleurer sont également importants. Plus on perd ses illusions sur l'intelligence et la raison, en voyant les folies qu'elles engendrent, dit Sylvia Townsend Warner (reprenant Stendhal je crois), plus on attache de valeur à l'émotion. Mais forcément, tous ces cahiers que j'ai noircis de notes et tous ces livres que j'ai décortiqués pour passer un tas de concours me tiennent encore compagnie.

Polyvalente et ambidextre : biographe, auteure, éditrice, dramaturge ; les touche-à-tout aussi sont mal vus dans ce pays.

Je trouve étrange qu'on me fasse grief ou même qu'on me parle de mes « casquettes » (puisque c'est en général le mot employé, un mot que je déteste, comme l'objet d'ailleurs.) Je trouve au contraire que je suis monomaniaque. J'ai une liste énorme d'activités humaines que j'adorerais pratiquer et où j'aimerais briller. De la pâtisserie à l'équitation, de la spéculation boursière à l'horticulture, en fait je ne sais presque rien faire. Nulle en affaires, en décoration d'intérieur, en couture, pas très forte en économie, même si j'aime en lire, nulle en menuiserie, en gestion...

Je suis très très spécialisée, en fait. Les mots, les mots, les histoires, les écrivains, le théâtre, le cinéma : tout cela c'est la même chose. Ingmar Bergman est mon écrivain préféré. Je me situe simplement du côté du rêve, de l'imagination, de la fiction, des tréteaux. Je suis une saltimbanque, toujours prête pour de nouvelles aventures. Des scénarios à inventer, de nouvelles pièces de théâtre, des chansons, énormément d'écrivains, de Capote à Vian, en passant par Duras, Colette, ou Cocteau, Prévert, Hemingway, Sarraute ou Desnos, ont « touché à tout » parce que c'était, pour eux comme pour moi, un seul et même « métier » Editer comme je le fais depuis vingt ans de jeunes écrivains, c'est simplement partager ce que je sais.

Ecrire et lire, c'est tout comme, pratiqué à très haute dose.

Avec votre dernier livre « Une journée avec mon père », vous avez rencontré le succès, mais à ma connaissance vous n'avez pas décroché de prix. Déçue ?

Non. Il a été lu, et compris et aimé. Il me semble. Et puis je n'aime pas regarder derrière moi. Je pense au suivant. J'ai fait mon travail. Je ne peux rien faire de plus.

Karen Blixen disait qu'un livre s'il est lu voit sa face lumineuse l'emporter. Mais s'il n'est pas reçu, alors ce qu'il a d'imparfait, sa part d'ombre triomphe et il se fane et il se ratatine. Les livres ont tendance à disparaître, disait aussi une autre femme que j'admire et qu'on connaît trop mal, Jean Rhys. Que dire de plus. Cela fait peine, mais c'est vrai. Tchto dielats, comme disaient Rosa Luxemburg et Vladimir Ilitch Oulianov dit Lénine, se disputant, en 1918. On sait ce qui s'en suivit. Peut-être n'y avait-il rien à faire.

Quand je cherche un livre que j'aime, je ne le trouve quasiment jamais dans une librairie. La numérisation va paradoxalement modifier cet état des choses, encore faut-il que l'ignorance générale ne progresse pas trop. (or tout va dans ce sens : la culture est trop chère, essayez l'ignorance, disent les jeunes professeurs désespérés par leur travail de Sisyphe)

La mort de votre père semble être surtout votre affaire. C'est pour ça, je pense, que le lecteur peut s'imprégner de votre solitude.

La solitude est-elle la chose la plus forte à partager ?

J'écris des livres que l'on dit intimistes, une femme pense et se heurte au monde environnant, ses brutalités, ses injustices. C'est cette angoisse et cette révolte et cette vision que je partage, que j'espère partager. La solitude pascalienne.

La chose la plus forte à partager, pour moi, ce sont ce que j'appelle les émotions de pensée, les chocs de la beauté.

Ce qui me frappe au fond chez vous, Geneviève, c'est votre goût sûr en littérature. Vous avez l'oreille.

Napoléon a dit « J'ai remporté 40 victoires, mais je n'ai rien appris que je ne savais dès la première ». Pourtant, il a créé l'école Polytechnique.

Oreille et diplômes : à quoi bon les deux ?

Vous savez bien. Les peintres doivent étudier la peinture, et la connaître de fond en comble pour la réinventer. Les musiciens aussi, et même les écrivains, qui sont artistes comme les autres, mais à qui l'on dénie leur spécificité parce qu'ils se servent de la langue commune, et que chacun croit pouvoir écrire des romans puisqu'il a une vie, des émotions et qu'il parle.

La pauvreté en art, -une fois posés et établis le talent, les dons-, est toujours due à l'absence de travail, à la facilité, à la paresse, à la démagogie. Truman Capote disait : il ne faut jamais refaire ce qui a plu, et toujours décevoir un public qui vous attend quelque part. Le travail, le travail, le travail ! En riant, en souriant, à la rigueur, en rêvant, en ne se prenant pas au sérieux.

Bien que vous soyez curieuse de tout ce qui touche à l'écriture, le journalisme ne semble pas vous attirer.

Qu'est-ce qui vous gêne ? Le prosaïsme, la duplicité, le tournis ?

A la maison, la seule pratique religieuse, c'était lire le Monde de la première à la dernière ligne. Et à quatorze ans, je me promenais avec France-Observateur sous le bras. (il y a des photos)

Je ne peux me passer de journaux, au moins deux par jour. J'ai toujours adoré le journalisme. C'était le plus beau métier du monde selon moi, un métier dont les axiomes étaient le courage, la rigueur, le contre-pouvoir, et surtout la modestie. Hum.

J'ai travaillé au desk du Monde, il y avait encore un télex qui crachait ses dépêches, un endroit inoubliable ; et le marbre, et les placards. Apprendre à écrire des articles, comme apprendre à rédiger des quatrième de couverture, ou des résumés de livre est une école formidable. J'ai même commencé une thèse sur le sujet : écrivains et journalistes du XX^e siècle, paradoxes et contradictions. La frontière entre les deux mondes m'a toujours fascinée. J'ai participé à un journal (dans les années 80) qui s'appelait Histoires d'Elles. Un journal de femmes qui rassemblait des écrivains et des journalistes, précisément.

Vous aviez une chronique littéraire au Monde 2. Un pur régal. Une femme qui sait parler de Ring Lardner, moi je craque... C'est un peu comme une femme qui fait la différence entre un pistolet et un revolver, voyez, ce genre d'anomalies délicieuses. Et puis un jour, plus de chronique !

Que s'est-il passé ?

D'abord, merci. Je suis ravie que vous aimiez comme moi Ring Lardner, Robert Benchley et tous ces humoristes du New-Yorker si subtils, et tellement drôles. Longtemps ils ont été publiés dans la collection Pavillons de Robert Laffont. Aujourd'hui, ils sont un peu oubliés. Les livres ont tendance à disparaître, nous le disions.

J'ai tenu pendant deux ans une chronique. La première année, c'était une chronique plus politique, sur l'air du temps.

Elle s'intitulait En Ville, j'y faisais des esquisses : les nouveaux tics de la vie ordinaire, la sociologie de la vie quotidienne, comme disait Henri Lefèbvre, comme écrivait George Orwell.

Cela me manque énormément. Je recommencerai demain, si on me le demandait.

(demandez !)

C'est une occasion merveilleuse de ne pas s'endormir, de rester aux aguets, une position de veilleur (et non de veilleuse !)

La deuxième année, j'ai tenu une page littéraire, intitulée Première Page. Ensuite j'ai souhaité retourner à mes petits travaux personnels. On devrait pouvoir plus sagement aller et venir !

La critique littéraire, je n'ai jamais cessé d'en écrire, ici ou là, et de publier des nouvelles dans différents journaux. J'aime les travaux de commande, ils vous extorquent des choses que vous n'attendiez pas.

Parlons de Flannery ! Vous avez consacré une excellente biographie à Flannery O'Connor « Loin du paradis ».

Pourquoi s'intéresser à une pucelle, handicapée lourde, qui nous raconte des histoires abracadabrantes ?

Je ne sais quoi dire d'autre que : elle est un des plus grands génies littéraires du Sud des Etats-Unis, l'égale de Faulkner, et elle reste inconnue en France, parce que c'est une femme. Et elle n'a donc pas été défendue, après Coindreau qui était un passeur inouï. La personnalité des écrivains (handicapée, pucelle) a peu d'intérêt. O'Connor disait avec justesse que quiconque a dépassé l'âge de douze ans a éprouvé assez d'émotions et fait assez d'expériences pour écrire tout le reste de sa vie.

Vous êtes aussi une passeuse. Je crois savoir qu'en ce moment vous vous démenez pour de grandes auteures méconnues, telles que Sylvia Townsend Warner et Grace Paley...

Aux Etats-Unis, tout le monde sait que Grace Paley est l'un des plus importants écrivains contemporains, avec Alice Munro, par exemple. Nous sommes provinciaux parfois. Quant à Sylvia Townsend Warner, c'est une styliste aussi importante que Dorothy Parker. Elle a été défendue par plusieurs éditeurs, aujourd'hui par Joelle Losfeld, et Jacques Roubaud a écrit des choses magnifiques sur elle. C'est une Anglaise, spécialiste de Henry Purcell, elle a beaucoup écrit, elle est partie en reportage en Espagne en 1936. Et c'est une immense écrivain. Son heure viendra forcément. Même si elle est un peu subtile pour les gros tirages. Mais Beckett aussi.

Quand vous êtes dans vos bureaux de « L'école des loisirs », face aux manuscrits, êtes-vous déjà autre ?

La métamorphose se fait elle, comme pour Wallace Stevens, dans l'ascenseur ?

Oui, c'est une bonne image. La schizophrénie est une habitude féminine, je pense. Inévitable. Morcelées, nous le sommes, comment faire autrement ?

Ma famille, je dois dire, n'a pas changé de canton depuis le 14^{ème} siècle, mais il en va tout autrement de la vôtre. Et voilà que, la cinquantaine venue, vous courez consulter les registres d'état civil, en Arménie, en Vénétie, et où sais-je encore... Une passion de plus ?

Je sais qu'il est difficile d'imaginer qu'on peut avoir vécu plusieurs décennies sans savoir le nom de son grand-père, ni le lieu de naissance de sa grand-mère. J'ai su très tard, peut-être vers cinquante ans, que cette grand-mère qui était grecque, avait été danseuse sous le nom inoubliable de Lina de Varennes dite Bylitis. Des deux côtés de ma famille, le secret.

Des morts cachées, des suicides jamais racontés, des reniements. Pour des raisons que je ne comprends pas. Mais on écrit justement avec ce que l'on ne comprend pas. Le silence engendre à la fois l'angoisse, et la fiction, le désir de ne pas se retourner, et le désir de savoir. Aussi dois-je aller chercher là-bas, à Istanbul ou à Florence, à Venise ou à Thessalonique, et dans bien d'autres lieux, des traces à demi effacées.

Je suis très peu sortie de chez moi.

Geneviève Brisac, le 19 Décembre 2010